

COMME ON VOIT LES AUTRES.—COMME LES AUTRES NOUS VOIENT.



I  
—Regarde donc, Charles, si c'est ridicule ! un si petit homme pour une si grosse femme !



II  
—Alfred, vois donc si c'est bête : ce bout femme à côté d'une telle perche !

FEUILLETON DU SAMEDI

## LES NOCES D'ARGENT

IV

(Suite.)

—Quelle bonne fortune, dit M. Deltheil, et quelle excellente idée a eue votre fils de débarquer à Valparaiso !

—Il m'a raconté l'affectueux accueil qu'il a reçu chez vous, je commence par vous en remercier.

—C'est à moi de me féliciter de cette heureuse rencontre. Il m'a fait passer de bien bons moments. Il est de ceux qu'on aime à première vue, tout révèle en lui les dons d'une nature d'élite.

—Il m'a appris les magnifiques propositions que vous lui avez faites.

—Et que vous l'engagerez à accepter, j'espère ; je comprends qu'il vous en coûte de vous séparer de lui, mais vous ne pouvez vous dispenser de faire ce sacrifice à son bonheur.

—Assurément, mais quand il s'agit d'une résolution aussi grave, un peu d'hésitation est bien permise.

—Je vous comprends ; une promesse verbale ne saurait vous suffire, je vous donnerai par écrit des garanties qui rassureront votre sollicitude paternelle. Je compte le traiter comme mon propre fils. Je le considère déjà comme tel. Ne me remerciez pas, je fais un bon calcul : j'aurai auprès de moi un autre moi-même sur lequel je pourrai me reposer des graves intérêts dont le poids me paraît bien lourd ; il me sera permis de faire des temps en temps des voyages en France.

—Où vous avez dû avoir laissé des regrets, car vous y aviez des relations nombreuses et des attachements qu'on ne brise pas sans peine.

—C'est vrai.

—Tenez, ce pays me rappelle l'épisode le plus émouvant peut-être de ma vie, si fertile pourtant en surprises de toutes sortes.

—Ce pays !

—Non seulement ce pays, mais presque cette maison.

—Nous avons le temps, avant que mes amis n'arrivent, contez-moi donc cela ! ajouta

M. Vandœuvre ayant peine à contenir les sentiments qui l'agitaient.

—Volontiers. C'était en 1851, quelques jours après le coup d'Etat ; j'avais pris, comme Marcel a dû vous le dire, parti contre Louis-Napoléon, j'avais fait même le coup de feu sur les barricades, et comme bien vous le pensez, je fus traqué par la police, puis inscrit au premier rang sur les premières listes de proscription.

Lambessa ou Cayenne me souriaient peu : je me cachai, puis un beau jour, habillé en ouvrier, je quittai Paris. J'étais activement recherché par la police et n'avais échappé qu'avec vingt-quatre heures d'avance. Je fus filé, mais grâce à d'heureux hasards, je pus arriver jusqu'en Normandie. Là j'avais un ami d'enfance qui m'aimait autant qu'il détestait mes opinions politiques. Je n'hésitai pas une minute à me confier à lui ; il me reçut à bras ouverts et me donna asile. La police me savait dans le village, elle avait tracé ma route ; elle commença ses recherches.

Mon sauveur occupait une position importante ; c'était un personnage, un ferme partisan du gouvernement, les policiers n'osèrent pas opérer chez lui de visites domiciliaires. D'instinct ils le savaient là, ils firent le siège attendant des ordres.

J'étais atterré, non pour moi, mais pour l'homme généreux qui m'avait recueilli ; on ne plaisantait pas à cette époque et j'avais la conviction intime d'avoir compromis la tranquillité et la liberté de mon hôte. C'était plus grave pour lui que pour moi. J'étais célibataire, lui était marié et père de famille. Puis, pour surcroît de malheur, la maladie était entrée dans la famille, l'enfant de la maison, une ravissante jeune fille, autant que j'ai pu en juger par son portrait ne l'ayant jamais vue, languissait depuis des semaines, clouée sur son lit par une maladie qui défiait la science des médecins. Tout ce qu'ils avaient pu découvrir, c'était qu'une tranquillité, un calme absolu pouvaient seuls sauver la petite malade. Une nuit, j'ai su plus tard que l'ordre était venu directement du ministère, un officier de police accompagné des gendarmes, vint brutalement frapper à la porte ; ce fut un émoi, un brouhaha indescriptible. Je m'étais jeté tout habillé sur mon lit, et je dormais comme on dort à vingt ans. Le maître de la maison me secoua, me réveilla en me disant : "Marcel Deltheil, sauvez-vous." Je fus sur pied en un instant,

l'heure du danger, de la lutte pour la liberté était arrivé : j'étais prêt. Nous n'avions pas été sans prévoir ce dévouement et quelques précautions avaient été prises en conséquence. Au moment où, avant d'escalader la fenêtre, je me retournai vers mon ami, j'aperçus une forme blanche, une enfant, dont les yeux brillaient autant d'effroi que de fièvre : mon cœur se serra, je me sentis défaillir à l'idée que pour toute récompense de son dévouement mon pauvre ami allait être frappé dans ses plus chères affections.

Je pus m'échapper et commencer ma vie d'aventures, au lieu d'aller pourrir comme tant d'autres dans les casemates de Lambessa. Hélas ! que l'homme est égoïste. J'écrivis de Londres demandant des nouvelles de la pauvre malade ; j'appris que la crise avait été terrible, mais qu'elle était hors de danger. Toutefois mon passage dans la maison de son père devait lui laisser un souvenir douloureux. Le délire s'était emparé d'elle aussitôt après mon départ et elle ne cessait de répéter les derniers mots que son père m'avait adressés : "Marcel, Marcel Deltheil sauvez-vous." C'était plus qu'il n'en fallait pour compromettre mon pauvre camarade ; le commissaire en entendant cette phrase, comprit tout, et n'ayant pu m'arrêter, arrêta mon hôte. Ce fut tout, ballotté dans tous les pays, toujours à la recherche de la fortune, vivant au jour le jour, je fis le mort. Et quand la tranquillité et la richesse venues j'écrivis pour avoir des nouvelles, je ne reçus aucune réponse.

C'est le seul nuage qui obscurcit mon bonheur. Dans nos longues veillées, nous avons souvent causé de l'avenir, j'avais comme une intuition de l'avenir qui m'était réservé et j'avais promis à mon sauveur qui n'était qu'à son aise de légier à ses enfants ou à ses petits enfants les gallions que je voyais en perspective. Jusqu'à ce jour, je ne sais si je pourrai remplir ma promesse.

M. Vandœuvre avait avidement écouté le récit du voyageur, au fur et à mesure qu'il rappelait son passé, il sentait la vérité se faire jour, il voyait se déchirer le voile qu'il avait inutilement cherché à pénétrer depuis de si longues années. Il voyait sa chère femme, enfant, couchée sur son lit de douleur, au milieu des hommes de police et laissant inconsciemment échappé le nom du proscrit. Il comprit alors que cette scène ne s'était jamais complètement effacée de l'esprit de femme et comment dans son délire elle avait répété les mots qui avaient causé son malheur. Emu plus qu'il ne voulait le paraître, il prit la main de son visiteur et lui demanda :

—Et votre hôte s'appelait ?

—Louis Perguin.

—Louis Perguin ! alors mon cher monsieur, vous êtes ici chez sa fille, ma femme.

Marcel Deltheil, l'homme rude qui avait laissé beaucoup de son cœur, de ses sentiments, de sa sensibilité aux quatre coins du monde, se prit à trembler comme un enfant, posa ses coudes sur ses genoux et laissant tomber sa tête dans ses mains sanglota comme un enfant.

M. Vandœuvre, au contraire, rayonnait de joie ; il avait vingt ans de moins et marchait fiévreusement devant le banc où Deltheil s'abimait dans ses souvenirs de jeunesse, attendant impatiemment qu'il eût repris possession de lui-même pour le conduire près de ses invités.

—Excusez-moi dit enfin Marcel Deltheil, en essuyant ses yeux, mais c'est plus fort que moi. Enfin c'est passé : quel imbécile je suis, figurez-vous que la première fois que je vis votre fils, votre Marcel, je me dis j'ai vu une tête comme cela quelque part : au fait